

GUATEMALA: LA "BETE APOCALYPTIQUE" DE LA REPRESSION

San Francisco, du nom de ce village guatémaltèque situé dans la commune de Nentón (Huehuetanango) proche de la frontière mexicaine, restera dans l'histoire du Guatemala comme un symbole de la barbarie humaine, au même titre que tous les Oradour du monde mais en pire (cf. Dial D 799 et 800).

Le 17 juillet 1982, l'armée guatémaltèque pénètre dans ce village de quelque 350 habitants et procède au massacre de la population, de la façon dont il est fait état dans les témoignages ci-dessous. Quelques personnes seulement en sortiront vivantes.

Les deux témoignages de paysans présentés ici sont précédés d'un texte émanant du Comité chrétien de solidarité du diocèse de San Cristóbal de las Casas (Mexique). Ce texte est extrait d'un rapport sur la situation des réfugiés guatémaltèques dans cette région du Mexique.

Comme la Bête de l'Apocalypse, la barbarie est toujours à l'oeuvre au Guatemala.

Note Dial

Témoignages sur le massacre de San Francisco

1. Rapport du Comité chrétien de solidarité de San Cristóbal de las Casas (Mexique)

Le contexte

Les gens du village de San Francisco vivaient tranquillement. Ils cultivaient leurs champs de maïs; ils s'occupaient de leurs poules et de leurs bêtes. Les enfants grandissaient, allaient à l'école, chantaient, apprenaient le catéchisme et assimilaient les coutumes de la communauté dans l'amitié et le travail en commun. La population était en paix... mais les gens ont fait confiance aux militaires.

Le 17 juillet, l'armée s'est présentée à nouveau, s'est saisie des membres des patrouilles civiles - créées par le gouvernement lui-même - et les a tués. Elle a encerclé le village et l'a entièrement détruit. Les soldats ont tué les enfants, les vieillards, les femmes et les hommes. Tous sont morts. Sur les 350 habitants douze personnes seulement, ont par miracle, réussi à survivre. Les gens n'avaient rien à se reprocher: ils avaient fait confiance.

San Francisco, de la commune de Nentón dans le département de Huehuetanango au Guatemala, n'a été qu'une étape d'une expédition meurtrière. Les soldats sont passés dans tous les villages de la région: Yalcastán, Bulej, Trinidad, Yalanbojox, El Aguacate, Poblado, Unión, La Ciénaga, Nuevo San Antonio, Uxquén, Yalanhuitz, Iscacxín, El Triúnfo, San José, etc.. Partout c'est le sang innocent qui est versé.

C'est la pire des barbaries qui s'abat sur les villages. Qualifier cela de bestialité, ce serait faire affront aux bêtes. Les femmes sont violées, les gens sont rassemblés dans les chapelles où ils sont torturés et assassinés. Les enfants sont pris par les pieds pour être fracassés sur le sol ou pour leur faire éclater le crâne contre les troncs d'arbres...et ensuite dévorer la cervelle encore tiède. Dans certains cas les soldats obligent les enfants à jouer et quand ceux-ci s'exécutent, les soldats lancent des grenades au milieu du groupe: ils meurent en jouant. Les soldats arrachent les bébés à leurs mères, leur ouvrent le ventre et les jettent par terre où ils agonisent les intestins sortis. Et cela sous les yeux de leurs mères! Il n'y a pas besoin de dépenser une grande quantité de munition car beaucoup de gens sont tués à la machette, ou pendus, ou noyés dans les rivières, ou abandonnés dans les champs avec les os brisés, ou achevés au poignard. Des gens sont couchés dans des abreuvoirs, où on leur ouvre le ventre pour en extraire le foie palpitant que les soldats mangent avec délices. Des cas sont cités d'usage de gaz toxiques: les bêtes sont retrouvées mortes sans porter de traces de violences, et les personnes qui réussissent à s'en sortir sont sujettes à des troubles graves. Les sources sont empoisonnées. Les cadavres sont abandonnés aux chiens et aux charognards; personne ne leur donne une sépulture chrétienne.

Toutes ces choses ne sont pas des fables ni exagérations. Les témoignages abondent de toutes parts. L'épouvante se lit encore sur les visages de ceux qui en parlent. Les témoins, éloignés les uns des autres par la violence, rapportent des témoignages concordants. La situation est identique partout: c'est la même chose au Huehuetanango, au Petén, au Verapaz et au Quiché. Les cultures sont dévastées; des villages entiers sont réduits en cendres; des récits multiples font état de gens brûlés vifs dans leurs maisons. Mais avant de tout dévaster, la bête apocalyptique pille les unes après les autres les maisons, les boutiques et les coopératives.

Le résultat

Des milliers et des milliers de paysans s'enfuient pour essayer d'avoir la vie sauve pour eux et leurs enfants en bas âge. Ils sont contraints de tout abandonner et de se rendre là où ils espèrent être en sûreté, même s'ils doivent connaître la pire des misères. La plupart cherchent refuge dans des autres villages du Guatemala, dans la montagne, ou dans la forêt. Ceux qui réussissent à parvenir jusqu'à la frontière pénètrent au Mexique, au Belize et au Honduras. En chemin ils côtoient les signes de la violence: des cadavres et des maisons brûlées. Ils ne se hasardent pas à marcher de jour, car beaucoup l'ont payé de leur vie. Ils avancent la nuit, avec femmes, enfants et, parfois, blessés. Ce sont des nuits et des nuits de marche, sans nourriture. Des familles entières sont mortes en traversant des rivières. Des mères de famille ont volontairement asphyxié leurs enfants en leur fermant

la bouche de la main pour qu'ils ne pleurent pas à proximité des soldats, car leurs pleurs de faim seraient la mort pour le groupe tout entier.

Tout cela n'est pas nouveau. Le régime de Romeo Lucas le faisait déjà. Au moment des élections, les généraux disaient que le problème serait réglé si on en finissait avec les Indiens. On avançait le coût d'une telle paix: 50% de la population indienne. Deux millions de vies à supprimer.

Des mots, pensait-on: ça ne pouvait pas être vrai, c'était une façon de parler. L'humanité se refusait à croire au sérieux des propos. Mais les faits se sont chargés de mettre à nu la réalité macabre du propos des militaires.

Le coup d'Etat n'a rien changé à la situation; au contraire, il la porte à l'extrême des conséquences. En secteur rural, le génocide continue de façon systématique: c'est l'anéantissement, la politique de la terre brûlée. Dans la capitale, Rios Montt parle continuellement de Dieu; pendant ce temps-là, à la campagne, ses hordes sèment partout l'épouvante. L'amnistie a été une comédie, un masque destiné à couvrir les crimes horribles des militaires: on efface et on remet ça. Les mesures d'urgence édictées par Rios Montt ne sont que la justification "légale" de milliers d'assassinats, du génocide. Il y a partout un regain de répression. Les villages martyrs se comptent par centaines. Dans une bande étroite près de la frontière on trouve La Laguna, El Limonar, Santa Ana, San Antonio, Concepción Huista, Nentón, San Francisco, San Miguel Acatán, Siete Hermanos, Santa Teresa, Jalisjau, Ojo de Agua, La Curva, Nueva Catarina, Yalanhuitz, Yalanbojox, El Triunfo, Poblado, Nuevo San Antonio... Villages tous abandonnés, la plupart incendiés, tous pillés.

L'armée est impatiente de détruire la paysannerie qui travaille, celle qui vit dans ses villages, qui n'aspire qu'à la paix et à la vie, qui travaille dans les exploitations agricoles, qui produit encore, qui aime ses enfants et veille sur eux, qui a faim et soif de justice. Les personnes assassinées sont toujours enregistrées comme guérilleros tués - des bébés au sein! - ou comme victimes de la guérilla. Mais les témoignages sont concordants et, à l'occasion, les paysans disent de façon précise: *"ce sont les armées (1) du gouvernement guatémaltèque"*.

L'affluence des réfugiés guatémaltèques dans notre pays se poursuit au rythme des opérations de l'armée de Rios Montt dans la zone frontalière. Après chaque massacre ou village incendié, ce sont des centaines de réfugiés qui cherchent refuge en territoire mexicain. Ils viennent du Guatemala et se refusent catégoriquement à y retourner tant que durera le risque d'extermination sous le régime actuel. Ils n'ont d'ailleurs nul lieu où retourner: leurs maisons ont été détruites, leurs biens volés par l'armée, leurs cultures ravagées. En mars et avril, de nombreux réfugiés sont retournés au Guatemala en croyant que le coup d'Etat mettait fin à la politique génocidaire des frères Lucas. Leur désillusion a été immédiate et certains ont payé de leur vie ce geste de confiance. Tous sont vite revenus au Mexique.

(...)

(1) On notera le pluriel utilisé par les paysans, donnant à leur témoignage une charge symbolique accrue (Ndt).

2. Premier témoignage de survivant du massacre de San Francisco

J'expose à mes frères comment ça s'est passé pour nous à San Francisco. On est parti de là quand les armées (cf. note 1) ont commencé à massacrer toute notre famille. D'abord ils sont arrivés vers les 11h00 du matin. Ils ont d'abord réclamé deux taureaux pour manger. Alors on a voulu leur donner nos bêtes et on les a amenées pour qu'ils mangent. Il (2) a dit: "*si les bêtes sont à vous, vous pouvez nous les donner; mais si c'est des bêtes du domaine (3), on en veut pas*". Alors nous on leur a dit qu'on n'est pas des sans vergogne, qu'on est des vrais paysans, des travailleurs pour de bon. On a des mains pour ça. Et on a de tout. On est des gens qui s'y entendent pour nourrir la famille. On vous donne les bêtes en cadeau parce qu'elles sont à nous. On n'est pas des dévoyés, mais c'est le fruit de notre travail. Finalement on a pris les bêtes et on leur a données et ils les ont tuées.

Alors après, au contraire, il (2) nous a dit de rassembler toutes les familles parce qu'ils allaient nous donner un peu de viande. C'est ce qu'ils ont dit. Comme on a pas voulu faire venir nos familles, c'est eux qui ont été les tirer des maisons pour les rassembler. Alors au contraire, ils ont ramassé tout le monde, ils ont pris les gens pour les mettre à l'église, les femmes avec tous les nôtres. Nous (4), ils nous ont mis à la mairie. C'est là qu'on était prisonniers.

Ils avaient tué les deux taureaux et ils les avaient mangés. Après avoir fini de manger, les armées se sont divisées. Ils ont fait deux groupes, chacun de 70 à 80 à peu près. Ils ont passé dans nos maisons. Ils ont pris nos affaires. Ils ont pris tout ce qu'ils ont trouvé de bon. On a des choses chez nous. On a beau être des paysans, on a réussi à avoir tout ce qu'on a besoin en ce bas monde. Dans toutes les maisons on avait de quoi vivre. Ils ont tout pris, les magnétophones, les radios, les montres, les bons habits aussi. Ils ont tout pris. On avait là aussi une coopérative pour notre village où il y avait comme 10 000 quetzales (5). On avait tout, ils ont tout pris. J'avais une montre au poignet; ils l'ont prise. J'avais 20 quetzales dans mon porte-monnaie; ils les ont pris. Tous nos papiers, tout. J'avais aussi un coupe-ongle; ils l'ont pris. On s'est retrouvé sans rien du tout.

Ils disent pas ce qu'ils voulaient faire de nous. A l'intérieur d'eux ils savaient ce qu'ils allaient faire. Mais nous aussi on se doutait de ce qui allait se passer. Alors, comment on allait faire pour se sauver? Car ils tournaient déjà autour de nous. On a fini par savoir qu'ils avaient pris toutes nos affaires: tout ce qu'y avait, là avec leurs chefs, et un tas de sous qu'ils avaient ramassés, les magnétophones, les radios, tout. Ils ont tout pris. Ils ont laissé la maison vide.

Pour finir, ils ont pris les dames, par groupes de vingt à peu près, en laissant les gosses. Ils ont d'abord été avec nos dames et ils les ont enfermées dans nos maisons qui étaient vides. Là ils leur ont tiré dessus. Ils ont lancé des grenades pour tuer les dames. Ils finissent de les tuer. Après, ils ont mis le feu aux maisons et ils ont tout brûlé d'un seul coup. Après, ils ont fait sortir d'autres groupes, une vingtaine à la fois, et ils ont lancé des grenades et ils ont tiré dessus aussi. Ils finissent de tout tuer et après ils ont mis le feu. Ils tirent sur tout ce qui bouge

(2) un militaire, l'officier probablement (NdT)

(3) Les paysans de San Francisco travaillaient dans une exploitation dominale (NdT)

(4) Les hommes, par opposition aux femmes et aux enfants (NdT)

(5) Un quetzal guatémaltèque = un dollar (NdT)

dans la maison. Ils mettent le feu à la maison et après il y a plus que des cendres.

Les dames, c'est fini. Après c'est les gosses. Des gamins de 12, 15, 10 ans, de 7 ou 8 ans, des bébés de dix mois, de douze mois. De huit, de dix mois. Ils les ont arrachés aux bras de leurs mères qui les tenaient dans la paix et dans l'amour. Ils les ont emmenés dans une maison. Là ils les ont poignardés. Ils leur ont ouvert les tripes, aux pauvres gosses. Ils leur ouvrent le ventre tout vivants, les pauvres gosses qui crient. Ils leur font ça tout vivants et ils les jettent dans la maison. Ils les ont mis là en tas. Ca s'est tout passé comme ça.

Ils finissent de tuer nos gamins. Et alors ils ont commencé avec nous.

D'abord les dames, après les enfants et après ils ont retiré les vieux. Ils ont retiré les vieux. Ils l'on fait à coups de couteaux, comme on tue une bête. Les pauvres vieux ils criaient. Mais quel crime ils ont fait pour être traités comme ça? Et ça été fini pour les pauvres vieux et après ça été le tour des hommes valides.

Alors ils les ont retirés, et bien ligotés. Et ils les jettent là, devant eux, et ils leur tirent dessus. Ils leur tirent quatre balles chacun. Ils les prennent par groupes de dix. Ils finissent de les tuer et ils les emportent et ils les jettent dans l'église. C'est là qu'ils ont entassé les gens. C'est dans l'église qu'ils les ont mis, et tout ça. Ils les ont tous pris.

Mais Dieu est plus grand. Alors qu'ils sont en train de finir, on reste peut-être vingt ou vingt-cinq emprisonnés dans la mairie. Tout d'un coup c'est comme si Dieu avait touché l'esprit d'un compagnon: on a ouvert la fenêtre. Comme ils avaient déjà mis le feu à la mairie, comme les flammes grandissaient et qu'ils (6) sentaient la chaleur du feu, ils se sont poussés sur le côté et ils ont laissé la fenêtre un peu ouverte. C'est comme ça que le compagnon est sorti. Et il a vu que personne se montrait d'un côté, personne de l'autre. Alors ils se sont taillés. Il en a sorti à peu près six. Finalement je me suis dit: moi aussi. Alors j'ai sorti, derrière eux. Mais ils (7) en ont tiré des balles! Ils ont tiré des rafales. Grâce à Dieu je m'en suis sorti. J'ai sorti par la fenêtre. Mais beaucoup de compagnons qui sortaient, ils les ont rattrapés et ils les ont tués.

C'est comme ça qu'on a réussi à se sauver. Ils ont tout brûlé nos choses. Ils ont tout pris notre argent et tous nos papiers. Quels crimes on a fait, hein? Pour sûr, on est des paysans, mais on est travailleurs.

On a laissé toutes nos bêtes dans ce domaine. Certains de chez nous ont vingt bêtes, quinze bêtes, dix bêtes, en dehors des bêtes de somme. Tout est resté là et les armées ont tout massacré. Voilà ce qui nous est arrivé dans notre village de San Francisco. Tous nos voisins et toutes nos familles ont été tués. Moi, me voilà, Dieu merci, grâce à nos frères ici du Mexique, le gouvernement nous a donné un brin d'hospitalité, grâce à Dieu. On est homme, pour sûr, fils de Dieu. Les frères mexicains aussi ils nous donnent l'hospitalité. C'est comme ça qu'on est encore en vie. On est venu les bras vides. Plus de chapeau, plus de sandales, plus de pantalon. Dieu merci, nos frères mexicains nous ont donné des choses pour nous mettre sur le dos. C'est ça qu'on voit ici.

(6) Les paysans enfermés (NDT). (7) Les militaires (NDT).

158
JALAPA, 23 octobre 1982

AUX COMMUNAUTES CHRETIENNES DU NICARAGUA;
A TOUTE LA POPULATION.

Salutations des frères du Christ Ressuscité, Seigneur de la Vie.

Nous, communautés Chrétiennes de Jalapa, Nueva Segovia, désirons exprimer notre douleur, notre embarras et notre courage, face à la situation difficile que nous vivons au Nicaragua et plus spécialement dans les communautés situées près de la frontière.

Vous avez appris les nouvelles concernant les événements qui sont arrivés dans notre municipalité. Depuis le jour du triomphe nous subissons les attaques insensées des ex-soldats de Somoza, de la gendarmerie du Honduras, en fait de l'impérialisme.

Ces derniers jours, ces attaques se sont multipliées et deux techniciens, qui travaillaient pour la population de Midinra, ont été tués. Quelques jours plus tard, deux autres camarades, humbles fils de notre peuple héroïque, ont été tués.

Il y a à peine dix jours, deux de nos frères Julio Villarreyra et Juan Ramos, membres de notre Eglise et de notre classe paysanne, ont été massacrés.

A Siuna, on a lâchement assassiné Cruz Urrutia, délégué de la parole, paysan exemplaire et engagé dans l'organisation, la foi et la santé de sa communauté.

Jeudi le 14, une bande arriva à la maison de Cruz Urrutia venant du Honduras. A sept heures du matin, on le captura et on l'amena dans un endroit inconnu. Ses proches commencèrent à le chercher aussitôt mais sans réussir à le trouver. Ce n'est que le lendemain qu'ils le trouvèrent à 100 mètres de la frontière; déjà mort. Son corps avait des traces de blessures et de tortures qu'il a subies avant d'être égorgé.

Cruz Urrutia était un paysan remarquable et Délégué de la Parole. Il était un dirigeant actif de CDS de sa localité et promoteur d'un UNAG et d'un CEP. Il laisse 6 enfants en bas âge. Il travaillait à la ferme La Jungla à la frontière du Honduras et demeurait à Siuce, située à 15km au nord est de Jalapa.

Pleurant de douleur, nous n'acceptons pas la mort brutale de nos frères et refusons l'impérialisme qui l'a provoquée. Unis au Dieu de la Paix et de la Vie, et fidèles à la parole du Pape qui a dit qu'il faut défendre la vie si nous voulons la paix, nous promettons de défendre la vie de notre peuple de la façon la plus efficace possible. Nous voulons entendre un jour la question de notre Dieu: "Où es-tu frère?"

Puisse arriver jusqu'à vous notre cri du coeur: Le Christ aussi est à la frontière attendant que nos bras le défende (Luc 22,35-36).

Aux communautés de la région frontalière, nous demandons de partager notre douleur et de nous appuyer dans notre engagement.

Par notre foi au Dieu de la Vie et notre amour envers nos frères
ILS NE PASSERONT PAS!!!!!!!!!!

Fraternellement,

LES COMMUNAUTES CHRETIENNES DE JALAPA